

## PSEUDONYMIE ET DIFFÉRENCES AURATIQUES

David MARTENS

Bien que généralement associée à l'exercice d'une absolue liberté – comme figure par excellence de l'invention de soi –, la pratique de la pseudonymie ne s'en institue pas moins en regard d'une norme, l'usage du nom véritable, dont elle peut s'écarter au point de la subvertir en profondeur, dans les cas de mystifications en particulier. La possibilité de cet usage d'un autre nom que le sien se trouve ainsi réduite à certaines sphères d'activité, et selon des restrictions particulières. Le caractère autorisé d'une telle transgression relève d'une forme d'état d'exception, relatif car normé. En d'autres termes, la pseudonymie serait, en littérature, une « franchise<sup>1</sup> », une latitude particulière accordée aux auteurs, sous certaines conditions, une aire de liberté, certes, mais dans le même temps dûment balisée et contrainte par les modes d'arraisonnement des discours identifiés par Michel Foucault<sup>2</sup>.

Cette donne constitutive du pseudonyme et de son fonctionnement au sein de la sphère publique témoigne du statut particulier de l'institution littéraire. Le relatif état d'exception qui caractérise la littérature, revêt, durant la période moderne en particulier, une dimension sacralisante profane, décrite par Paul Bénichou<sup>3</sup> pour la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup>, et étudiée dans ses mécanismes sociaux pour la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle par Bourdieu notamment<sup>4</sup>. Elle se traduit notamment dans la possibilité du recours à un pseudonyme. Ainsi que l'ont

---

1. M. Laugaa, *La Pensée du pseudonyme* PUF, coll. « Écriture », 1986, p. 291.

2. M. Foucault, *L'Ordre du discours*, Gallimard, 1974.

3. P. Bénichou, *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Corti, 1973.

4. P. Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Le Seuil, 1992.

montré de nombreux travaux en anthropologie, pareil principe de mise à l'écart opérant par le nom participe d'une logique de sacralisation. À ce sujet, Giorgio Agamben écrit, à propos du domaine du religieux, modèle s'il en est de toute forme de sacralisation (religieuse ou profane), qu'il est

ce qui soustrait les choses, les lieux, les animaux ou les personnes à l'usage commun pour les transférer au sein d'une sphère séparée. Non seulement il n'est pas de religion sans séparation, mais toute séparation contient ou conserve par-devers soi un noyau authentiquement religieux. Le dispositif qui met en œuvre et qui règle la séparation est le sacrifice. Il marque dans chaque cas le passage du profane au sacré, de la sphère des hommes à la sphère des dieux<sup>5</sup>...

En l'occurrence, le pseudonyme peut, en littérature, se concevoir comme un vecteur de sacralisation qui se soutiendrait de la mise à l'écart du « véritable » nom propre et du marquage, pour le nouveau nom, de l'identité *littéraire*. Un tel passage d'une sphère à une autre est, à certains égards, similaire à celui qui se produit lors de l'entrée d'un religieux dans un cloître. Comme l'écrit Philippe Lejeune, le pseudonyme est en effet analogue au nom « qu'une religieuse prend en rentrant dans les ordres », en ce qu'il signale « cette seconde naissance qu'est l'écriture publiée<sup>6</sup> ». Il procède d'une transformation, symbolique, de l'être de celui qui se *consacre* au service de Dieu, ou de la littérature. Tout se passe à cet égard comme si celui qui adoptait un pseudonyme opérait, par ce geste auctorial, une entrée dans une sphère d'activité particulière, qui affecte son être ou, à tout le moins, celui qu'il affiche dans cet environnement spécifique<sup>7</sup>.

Compte tenu de la dimension structurellement sacralisée de l'institution littéraire moderne, et de la façon dont le recours au pseudonyme en apparaît comme l'un des symptômes les plus marquants, rien d'étonnant à ce que la ligne de partage entre l'ordre littéraire du profane et celui du sacré se traduise dans la facture de certains noms de plumes adoptés par les écrivains. Au cours de la modernité récente, maints auteurs ont adopté pour publier leurs œuvres des noms empreints par la sanctification et qui constituent des indices posturaux suffisamment explicites pour se passer de commentaires. Ainsi de Paul Pierre Roux, qui a signé la

5. G. Agamben, *Profanations* (2005), trad. de l'italien par M. Rueff, Rivages Poches, coll. « Petite Bibliothèque », 2006, p. 96.

6. P. Lejeune, *Le Pacte autobiographique* (1975), nouvelle édition augmentée, Le Seuil, coll. « Points Essais », 1996, p. 24. En revanche, avancer qu'une telle « différenciation [...] ne change rien à l'identité » (*ibid.*) revient à faire peu de cas de la signification attribuée à ces rites par ceux qui les pratiquent. Or c'est précisément cette dimension qui retient ici notre attention.

7. Ce caractère de nouvelle naissance lié au pseudonyme contribue peut-être à expliquer, autrement que par la seule crainte de devoir assumer publiquement un éventuel déficit de reconnaissance – ce qui constitue l'une des explications les plus fréquemment invoquées en la matière –, la fréquence du recours au pseudonyme pour signer la (ou les) première(s) œuvre(s), que ce (ou ces) pseudonyme(s) soi(en)t conservé(s) ou non par la suite.

majeure partie de son œuvre poétique du nom de Saint-Pol Roux, ou encore de Saint-John Perse. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'œuvres poétiques dont les procédures d'autolégitimation se fondent sur les valeurs associées à un intertexte chrétien, celui de la figure paulinienne pour le premier, johannique (sous sa forme anglo-saxonne) pour le second.

Ainsi que le montre **Sylvain Dournel** dans sa contribution, la mise en œuvre de son pseudonyme par Saint-John Perse marque une entrée en littérature en la plaçant sous le signe du sacré et, davantage, en innervant l'œuvre poétique de façon telle que ce jeu de masques subtil apparaît comme la cristallisation et l'épiphanie de l'auteur, qui trouve son apogée dans le volume de la Pléiade qui a été élaboré par ses soins. Cette dimension sacralisante du pseudonyme revêt un caractère rituel, que met en évidence **Myriam Watthee-Delmotte** en étudiant le rapport au pseudonyme de deux écrivains, Pierre Jean Jouve et Pierre Emmanuel, dont les noms de plume sont eux aussi empreints d'une intertextualité chrétienne affichée, à laquelle l'œuvre s'emploie à donner corps. Chez ces deux poètes, l'adoption du pseudonyme conjugue à la fois les motivations intimes qui sous-tendent la création en même temps que la scénographie énonciative en vertu de laquelle l'adoption du pseudonyme signe une entrée dans l'ordre de la littérature.

En vertu de leur fonction identifiante, les noms contribuent à marquer l'appartenance des individus à des communautés. Il n'est dès lors pas surprenant qu'ils soient particulièrement mobilisés dans le cadre des pratiques de groupes. Les groupes littéraires ne font pas exception. Se penchant sur les modes de nomination des membres du Grand Jeu – Roger Vailland, René Daumal et Roger-Gilbert Lecomte –, **Anne-Marie Havard** montre que leur usage des noms, au sein desquels la pseudonymie revêt une fonction centrale, en dépit de leur caractère particulièrement ludique, voire parodique en certains cas, entretient des relations déterminantes avec le projet collectif de ces jeunes hommes désireux de rompre leurs attaches sociales pour fonder de nouveaux liens, dans le cadre d'une recherche d'une confrontation à leur propre altérité. Cette quête, parfois chaotique, conduira Roger-Gilbert Lecomte à la mise en œuvre d'un pseudonyme ayant valeur de formation de compromis destinée à assurer un équilibre viable entre les impératifs de l'apparition sociale et la nécessité de donner cours à des forces intérieures moins maîtrisables.

Comme toute frontière, celle, symbolique, qui contribue à la discrimination entre l'ordre du profane et celui du sacré peut bien entendu être franchie dans les deux sens, du profane au sacré, mais aussi du sacré au profane. Si un objet ou un être peuvent être sacralisés, ils peuvent aussi parfaitement être l'objet d'un devenir-profane, d'un processus de désacralisation. Ainsi certains écrivains ont-ils pu

choisir de faire un pas de côté et d'élaborer une signature renonçant à la dimension spirituelle et/ou religieuse inscrite dans leur patronyme. L'un des exemples les plus frappants à cet égard n'est autre que celui de Marguerite Donnadiou, mieux connue sous le pseudonyme de Marguerite Duras. Avant de l'abandonner, elle a publié son premier livre, *L'Empire français*, qui constituait une commande de propagande qu'elle ne reconnaîtra pas, en le co-signant avec Philippe Roques sous son nom véritable.

Cette dimension sacralisante (ou désacralisante) des pseudonymes implique une forme de hiérarchie, qui se reverse dans le champ profane, sous la forme de clivages sociaux. À cet égard, le paradigme de la noblesse témoigne d'une proximité particulière, sur le plan imaginaire, avec celui du sacré. Elle tient à un attrait convergent pour un imaginaire de l'élévation et de la distinction, valeur aristocratique par excellence, qui institue la noblesse en classe à part et, ce faisant, l'auréole de sacralité, selon un principe qui s'est historiquement traduit, en France comme ailleurs, par l'alliance traditionnelle du sceptre et du goupillon. Bien qu'après 1789, la noblesse n'occupe plus sans partage les postes de pouvoir, elle continue d'exercer, en tant que paradigme imaginaire<sup>8</sup>, un attrait particulièrement prononcé dans le domaine littéraire, qui conduit certains à signer certaines de leurs œuvres en ayant recours à des aristonymes, en modifiant leur nom en tout (Gérard Labrunie/*de Nerval*; Isidore Ducasse/*Comte de Lautréamont*) ou en partie (Honoré Balssa/*de Balzac*).

Corollairement à la frontière entre sacré et profane, le paradigme nobiliaire constitue un foyer d'ambivalence, autour duquel se cristallisent des attraits marqués, mais aussi des défiances et des interdits<sup>9</sup>. Après la fin de l'Ancien Régime, qui se caractérisait non seulement par un ordre social dominé – symboliquement à tout le moins – par la noblesse, ainsi que par des normes différentes, en termes d'anthroponymie, de celles qui seront instituées au moment de la Révolution et sous l'Empire<sup>10</sup>, certains écrivains appartenant à la noblesse ont préféré oblitérer cette appartenance sociale à travers leur pseudonyme. Ainsi de Georges Sand, baronne Dudevant, de Marie d'Agoult, qui a publié sous le nom de Daniel Stern, ou encore,

8. Sur l'imaginaire nobiliaire dans la littérature française, du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, voir *Lettres de noblesse I. L'imaginaire nobiliaire de la littérature française (XIX<sup>e</sup> siècle)*, D. Martens (dir.), Minard, coll. « Carrefour des Lettres modernes », 2016 et *Lettres de noblesse II. L'imaginaire nobiliaire de la littérature française (XX<sup>e</sup> siècle)*, D. Martens (dir.), Minard, coll. « Carrefour des Lettres modernes », 2016.

9. Comme le note Gérard Leclerc, jusque dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle au moins, les nobles pouvaient considérer comme un manque de savoir-vivre et une faute de goût le fait de signer une œuvre littéraire de leur nom (G. Leclerc, *Le Sceau de l'œuvre*, Le Seuil, coll. « Poétique », 1998, p. 240).

10. Voir notamment N. Lapiere, *Changer de nom* (1995), éd. revue et augmentée, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2006, p. 21-41.

plus près de nous dans le temps, de Guillaume Apollinaire (*de* Kostrowiksy) et de Marguerite Yourcenar (*de* Crayencourt). Si une évolution, guère surprenante au demeurant, paraît sensible dans les pratiques (plus on s'éloigne de l'Ancien Régime, plus l'attrait de l'onomastique aristocratique paraît décroître dans le domaine littéraire), elle n'empêche pas une auteure comme Marguerite Duras de montrer, dans le choix de son pseudonyme, un attrait crypté, mis en évidence par **Christophe Meurée**, pour une forme de noblesse que traduirait le choix d'un nom tenté par l'anonymat et au sein duquel se rencontre noblesse et prolétariat, soit ce que Duras a nommé une « noblesse de la banalité<sup>11</sup> ».

Qu'elles mettent en jeu des noms marqués par une forme de sacralité, ou l'appartenance (ou la non-appartenance) à une classe sociale spécifique – la noblesse en premier lieu, dans la mesure où il s'agit d'une classe sociale dont l'onomastique française, comme celle d'autres langues, peut marquer l'appartenance<sup>12</sup> –, les stratégies pseudonymiques qui donnent corps, à travers la signature auctoriale, à une forme de distinction mobilisent des formes d'aura. Que les écrivains s'en parent ou, au contraire, gommant ces éléments de leur identité d'auteur, il s'agit à chaque fois pour eux de se situer de façon particulière au sein du champ littéraire de leur époque et, ce faisant, de conférer à leurs œuvres une signification spécifique, de les donner ainsi à lire de façon déterminée.

---

11. M. Duras, *Le Camion*, Minuit, 1977, p. 65.

12. Encore que sans certitude absolue, dans la mesure où la particule n'est pas un indicateur fiable de noblesse.